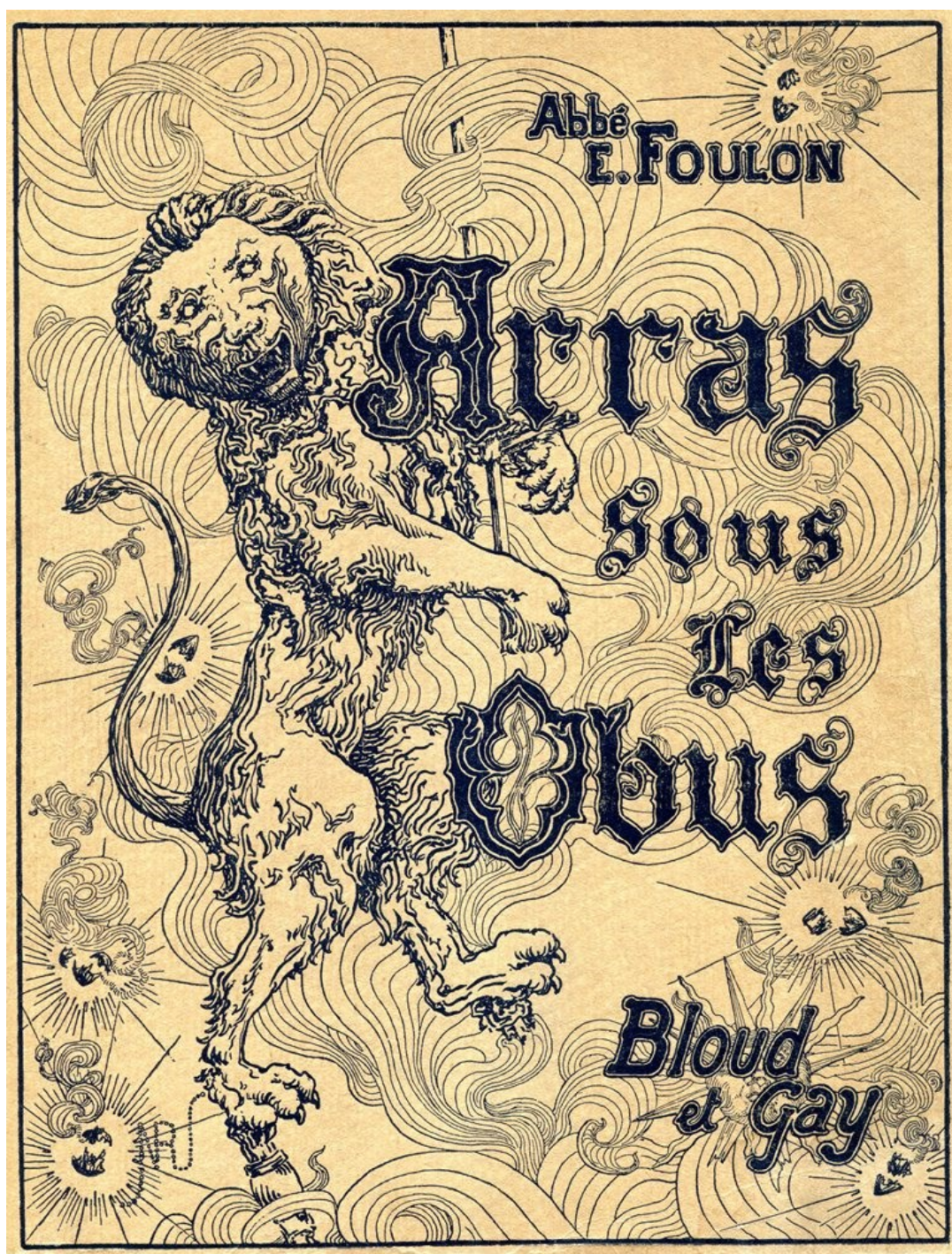


Le conflit dans la presse. Extraits du livre « Arras sous les obus », paru en 1915.



V. LA PRESSE ET LE MARTYRE D'ARRAS

1° LA PRESSE D'ARRAS

En raison des circonstances, les journaux d'Arras parurent irrégulièrement dès l'occupation de la ville par les Allemands, puis durent cesser complètement de paraître.

L'un d'eux, le plus ancien des journaux du Pas-de-Calais, le *Courrier*, avait eu son hôtel incendié et toutes ses machines détruites par le bombardement. Les autres, la *Croix* et l'*Avenir*, manquaient de main-d'œuvre et de force motrice.

Les courts extraits ci-dessous montreront combien, se faisant l'écho de leurs compatriotes, les journalistes d'Arras ont éprouvé d'indignation contre les crimes allemands qu'ils n'ont pas eu le temps de flétrir comme ils l'eussent souhaité.

Une pluie de fer ✕ ✕**Avenir** 16 octobre 1914

« Depuis le 6 octobre, à 9 heures du matin, la ville d'Arras a vécu les jours les plus tragiques de son histoire.

Une véritable pluie de fer et de feu, dirigée contre notre malheureuse cité, les 6, 7 et 8 octobre, s'est abattue sur nos maisons, sur les monuments publics que les siècles avaient respectés, vénérables témoins d'un passé glorieux.

Notre Hôtel-de-Ville n'est plus; seul, notre vieux beffroi se dresse encore, vaillant, au-dessus des ruines accumulées à ses pieds, malgré les centaines d'obus dirigés contre lui.

Sur la Petite-Place, côté gauche, toutes les maisons, depuis celle de M. Philippe jusqu'au tournant de la rue Saint-Géry, sont détruites...

Le bombardement d'Arras a été rude, mais les habitants d'Arras ont été braves. C'est avec orgueil que je le constate, avec fierté que je le note. »

H. FRANÇO.

Jours effroyables ✕ ✕**Croix d'Arras** ✕ ✕ ✕

19 octobre 1914

« Nous venons de vivre des jours effroyables.

Arras a subi un terrible bombardement. Pendant plus de deux jours, une trombe de fer et de feu s'est abattue sur notre cité et ses faubourgs, brisant tout, broyant tout, allumant des incendies de toutes parts.

Commencée dans les faubourgs, la dévastation s'est étendue à la ville entière, semant les désastres, multipliant les victimes...

La première visite d'Arras, après le bombardement dont elle a été victime, constitue un douloureux pèlerinage, qui, à chaque station, vous étreint le cœur.

Chère Petite-Place d'Arras, bijou unique en son genre, ô toi dont nous étions si fiers, comment te reconnaître dans cet amas inoui de décombres, projeté par les ruines des quartiers environnants dont certaines rues n'existent plus.

Le cauchemar le plus affreux n'a jamais imaginé pareil anéantissement.

Et de notre merveilleux Hôtel-de-Ville, que reste-t-il? Quelques pans de murs, aux sculptures mutilées, que la décomposition chimique des obus a colorés, par endroits, de façon bizarre. »

Louis DUCROÇ.

Deuils et ruines ✕ ✕ ✕**Courrier du** ✕ ✕ ✕**Pas-de-Calais** (1) ✕ ✕

20 octobre 1914

« Parmi les tristes souvenirs des événements qui nous ont frappés dans nos personnes et dans nos biens, il n'en est pas de plus tragique que celui de l'incendie du beffroi, de l'Hôtel-de-Ville et du quartier voisin, dans les journées et les nuits des 6, 7 et 8 octobre.

Un corps humain vit surtout par son cœur; depuis le Moyen Age, nos villes du Nord, comme corps social, ont toujours mis leur orgueil dans un édifice, — halle ou maison

de ville, — qui, par sa somptuosité et son importance fût et demeurât le cœur, la forteresse, le trésor et le *palladium* de la cité.

C'était notre gloire: nous étions justement fiers de notre beffroi, qui rappelle — coïncidence à noter — la flèche élancée d'Anvers, exposée aux mêmes désastres. A la fin de l'époque gothique, on mit un siècle à l'édifier, depuis le projet de 1463 jusqu'à l'achèvement de 1573; Jacques Caron « maistre en cest art, l'un des parfaits », y attacha son nom. La Renaissance et l'époque contemporaine y ont ajouté leur note, et nos graveurs locaux, Boutry et Mayeur, en ont immortalisé la silhouette.

Au cours des siècles, dans les salles luxueuses de l'ancienne Halle aux cuirs, que de délibérations, de fêtes, d'actes solennels, pendant de longues périodes de prospérité commerciale et de paix! Que de drames, à l'heure de la guerre, civile ou étrangère! — Tout cela s'en est allé en décombres, en brasiers et en fumée, durant une nuit d'atroce angoisse, qui nous ramène au temps des Impériaux...

Sur les deux places antiques, que de maisons détruites, éventrées, bouleversées, écornées!

(1) Le *Courrier du Pas-de-Calais*, après l'incendie de ses bureaux, reparut avec des moyens de fortune.

Sur ce qui fut la troisième, des monceaux de moellons et de briques, quelques murs branlants, rien de plus. On ne reconnaît même pas les limites des maisons. Et le désastre, causé par le fer et le feu, a anéanti aveuglément tout l'îlot entre quatre rues et au-delà : hôtels privés et maisons de commerce, où vivaient et prospéraient, de génération en génération, d'honorables familles ; la guerre, en quelques heures, a détruit plus d'un siècle de pacifique labeur. »

Chanoine L. RAMBURE, *vicaire général*.

La mort du vieux Beffroi

Croix d'Arras ❖ ❖ ❖

21 octobre 1914

« J'avais tenu, lundi après-midi, à faire un pieux pèlerinage aux ruines lamentables de notre chère Petite-Place.

En contemplant, l'âme accablée, leur sauvage horreur, je ressentais ce qu'éprouva Enée en face des ruines de sa patrie regrettée :

Et campos ubi Troja fuit.

Je suis retourné, mardi, voir les ruines de la Petite-Place d'Arras : et c'est le cri d'épouvante de César visitant l'emplacement de Troie, qui sortit de mes lèvres :

Etiam periere ruinae!

Les ruines elles-mêmes ont péri!

Comment une chute de pierres peut-elle causer une telle douleur à notre âme?

C'est que ces pierres sont glorieuses, c'est qu'elles constituaient une précieuse partie de notre patrimoine arrageois, c'est qu'elles avaient été dressées, en un admirable monument, par les mains vénérées de nos aïeux.

En songeant à cela, nous les aurions baisées volontiers.

C'est qu'elles résumaient des siècles de notre histoire.

Voilà pourquoi la chute de ces pierres nous émeut plus que nous ne saurions le dire. Voilà pourquoi les larmes nous montent aux yeux en face d'un désastre, qui, maintenant, semble irréparable.

Pauvre cher vieux beffroi d'Arras!

Aussi longtemps que tu restais debout, montrant avec fierté tes glorieuses blessures, nous avions l'espérance de te voir, le plus tôt possible, guéri, plus splendide, plus vénéré que jamais.

Aujourd'hui, l'admirable beffroi d'Arras n'est plus...

Depuis, je suis retourné là comme vers un calvaire.

De la tour, il reste quelque chose d'informe, de crevassé : un squelette blanchi qui menace de s'écrouler.

Les ruines de l'aile Renaissance sont encore telles que je les ai dépeintes. De la façade principale, il ne reste qu'un pignon dénudé avec trois des sept arcades qui soutenaient l'Hôtel-de-Ville d'Arras.

A gauche, plus rien.

Pardon, je me trompe : il reste là une colonne isolée, étonnante d'aspect, qu'on croirait de style indou. Ce sont des meneaux superposés de ce qui fut l'aile ogivale.

Le superbe lion est là, couché auprès de sa couronne. Sa gueule ouverte semble menacer l'ennemi. Il tient encore entre ses griffes la hampe de son pennon.

A côté de lui — est-ce un présage annonçant de meilleurs jours? — brille un soleil d'or rayonnant (1). »

Louis DUCROCQ.

Le Beffroi abattu ❖ ❖ ❖

Courrier du ❖ ❖ ❖

Pas-de-Calais ❖ ❖ ❖

22 octobre 1914

« Au moment où nous allons mettre sous presse, l'œuvre de destruction vient de se poursuivre dans notre chère cité. De nouveau, ils se sont acharnés contre le beffroi, symbole de notre indépendance et objet de notre légitime fierté : ils l'ont abattu. C'est pour nous un sujet de nouvelle douleur ; mais rien ne pourra abattre notre confiance et notre énergie, et cet acte de vandalisme inutile ne pourra qu'augmenter

encore le sentiment de répulsion qui envahit le monde contre l'envahisseur de notre pays.

(1) Les épreuves de cet article, qui n'a pas pu paraître par suite de la disparition du journal, ont été retrouvées dans la salle de rédaction.

Commencé à 9 h. 45, le bombardement s'est terminé à 10 h. 50. C'est à cette heure, que nos cœurs d'Arrageois n'oublieront pas, que, battu par la mitraille, le vieux beffroi s'est affaissé avec un bruit sourd qui ressemblait à une menace. »

La Rédaction.

Avenir

22 octobre 1914

« C'en est fait! Notre pauvre beffroi s'est effondré sous les coups brutaux des obus allemands!

Il n'a pas baissé sa tête altière, le fier beffroi! Il ne s'est pas laissé arracher, pierre par pierre, de la tête aux pieds, par les obus ennemis, tout ce qui faisait sa force, sa parure et sa grâce.

Le robuste géant, qui avait défié l'effort lent mais sûr des siècles, et qui portait gravés, dans son armure de pierre, la pensée et le génie des artistes du xv^e siècle, n'a pas voulu s'incliner, en un geste humilié, devant les obusiers stupides qui lui crachaient des bombes à la face.

Dans un suprême et beau mouvement de dédain et de défi, il a disparu avec son fier lion, s'engloutissant sous les ruines de ce joyau artistique qu'était l'Hôtel-de-Ville, comme un capitaine s'engloutit dans les flots avec le vaisseau qu'il commande!...

Notre cœur saigne et nos yeux pleurent, comme saigneront les cœurs et comme pleureront les yeux de ceux qui, absents aujourd'hui, revenants de demain, auront, dans la désolation du retour, la douleur de retrouver tes ruines, à côté de leurs foyers éteints, et le remords de n'avoir point assisté à ta glorieuse agonie! »

H. FRANCO.

Notre cher Arras ✕ ✕

LE NOBLE ET FIER BEFFROI

Bulletin des Réfugiés

« Quand ceux de « chez nous » disaient : « Je suis d'Arras », il y avait, au fond de leurs yeux, un lumineux rayon d'amour et d'orgueil.

du Pas-de-Calais ✕ ✕

1^{er} septembre 1914

C'est qu'ils voyaient, par la pensée, la prestigieuse vision de leur cité chérie... Ils se souvenaient d'avoir contemplé dans la paix des crépuscules d'été, alors qu'ils erraient sous

les poétiques fraîcheurs de Baudimont..., à l'ombre des marronniers du Rietz... ou au long des allées silencieuses et émouvantes du « Champ de Quatre » communal.

Que de souvenirs agitent mon cœur, ô cité d'Arras! lorsque le matin arrivent les journaux, et que ton nom attire mes regards... Les villes heureuses n'ont pas d'histoire, dit-on, la ville d'Arras fut heureuse dans la paix. Aujourd'hui, la tourmente l'a ramenée dans l'Histoire. Et cette nouvelle page, elle l'écrit avec le sang de ses fils et les larmes de ses citoyens.

Un soldat n'a pas le droit de pleurer... Il doit, au contraire, montrer la confiance qui l'anime. Mais un fils de la cité martyre peut et doit s'émouvoir devant les débris fumants des merveilles qui l'entourent dès le berceau.

Notre ville d'Arras porte à jamais les stigmates de leur hideuse « kultur »... Nos rues, nos places, nos boulevards sont détruits... Les cloches offusquaient leur petitesse : ils les ont abattues... Nos églises où, suivant l'expression de Coppée, « nous avons passé nos heures les plus belles... », nos églises, ils les ont bombardées et « marmitées ». Nos maisons si chères, ils les ont ravagées sans pitié, sans merci... Portraits des chers disparus..., souvenirs du passé..., objets familiers..., tout cela a été balayé, broyé, brûlé par la ferraille teutonique...

Partout, des ruines..., partout le silence du sépulcre...

R. d'ARTOIS.

2° LA PRESSE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

La grande presse de France et de l'Étranger a consacré de nombreux et longs articles au martyre d'Arras. Nous donnons les extraits suivants, parce que très caractéristiques et confirmant certains faits mis en relief dans notre résumé.

Arras et Messine ✕ ✕**Le Matin** 17 octobre 1914

« Reims ! Tu n'es plus seule : Arras est un décombre... Depuis Charles-Quint, deux places d'une tendre harmonie, dont les maisons découpaient sur le ciel leurs volutes égales, perpétuaient en France la beauté des lignes espagnoles. Au fond de la plus petite de ces places, un monument, l'Hôtel de ville, posé sur sept arcades capricieuses, laissait s'élever au-dessus de son étage andalou, le plus délicat des beffrois. On se serait installé le matin, en cet endroit, pour ne le quitter que le soir, tellement il vous subjuguait par son élégance. C'était notre place Saint-Marc à nous.

C'est maintenant notre Messine.

On dirait qu'ici la ruine n'est pas venue par en haut, mais par en bas, et qu'elle a retourné les maisons d'un coup d'épaule. Elles sont tombées les unes sur les autres, pan sur pan, de telle sorte qu'il semble qu'elles se soient heurtées à la fois, et que les débris qui gisent là, auprès des soubassements, ne sont pas ceux de la demeure qui se dressait au pied, mais proviennent du vol affolé de toutes les pierres.

L'Hôtel de ville est en lambeaux. Il est déguenillé tel un mendiant espagnol. »

Albert LONDRES.

Un chef-d'œuvre anéanti**La Guerre sociale** ✕ ✕

18 octobre 1914

« Bâti en même temps que les Hôtels de ville des riches cités flamandes : Bruges, Ypres, Audenarde et Gand, l'Hôtel d'Arras s'était conservé comme ceux-là dans l'harmonie exacte de son milieu. Dressé sur la Petite-Place, il s'encadrait de ces maisons anciennes où pendent encore les enseignes aux noms pittoresques : le Limaçon, les Coquelets, la Sirène, la Rose, la Licorne d'Or, le Paon, la Baleine... Et si l'on excepte les parties modernes, il attestait la splendeur robuste du style flamand qui sut allier l'équilibre gothique à la grâce du décor renaissance.

Comme le Palais des Doges à Venise, posant la construction sur des piliers et des arcades largement ouvertes, il donnait l'impression d'un palais aérien, à peine posé sur le sol; l'élan de son beffroi, symbolisant la hardiesse et la fierté des idées, contribuait encore à le soulever au-dessus du monde, là où la couronne ducale et le lion des Flandres, qui porte un pennon pour girouette, atteignent les régions de l'espace. »

M. HOLLEBECQUE.

Visions de guerre à Arras**Echo de Paris** ✕ ✕ ✕

21 octobre 1914

« Je n'écris pas ces deux mots sans émotion. Depuis de longues semaines, mon ardent désir était de revoir cette ville où rêva mon adolescence et dont la grâce un peu austère acheva de former mon esprit et mon cœur.

Enfin, j'en reviens, je l'ai vue. Je vous épargne les mille difficultés et les incidents de la route.

Je l'ai vue, tout à l'avant-garde de nos lignes, comme une sentinelle française, plus noble et plus fière que jamais, dans la tragique beauté de son courage et dans l'horreur de sa dévastation...

Près de la moitié de ses habitants l'ont évacuée.

Quand j'y entrai, le canon faisait rage tout à côté, et la déflagration achevait de briser ce qui restait de vitres aux maisons. Mais c'était du canon français de fort calibre, et les obus qui passaient au-dessus de ma tête, déchirant l'air d'un bruissement impérieux et formidable, tendaient mes nerfs, me remplissaient de joie.

Dans les rues, dont bien peu sont épargnées, de pauvres gens hâves et défaits, sortant de leurs caves, où ils vécurent des journées et des nuits infernales, se glissaient comme des ombres le long des boutiques fermées, évitant, sans même les regarder, les grands trous creusés dans le pavé par les bombes ou les amas de décombres tombés des façades éventrées...

Je me promène dans Arras meurtrie et frémissante.

Les Arrageois qui m'accompagnent ne sont pas abattus; mais, comme à l'habitude, ardents tout au fond, un peu malicieux sous leur froideur taciturne.

Le canon, qui interrompt nos rares propos, berce leurs espoirs de vengeance.

Voici la rue Saint-Géry qui mène à l'Hôtel de Ville, sur la Petite-Place. La moitié de la

rue n'est plus qu'un amas de décombres informes. Voici, enfin, l'Hôtel de ville. Anéanti, brûlé!... La délicate façade ogivale de la fin du x^e siècle, toute déchiquetée, béante, semble chanceler sur ses sept piliers de granit; elle tombera au premier coup de vent; les autres côtés, de style renaissance, ne sont plus que de vagues pans de murailles. Tout a brûlé; on n'a pu sauver que les registres de l'état-civil.

Derrière l'Hôtel de ville, la place de la Vacquerie est aux trois quarts anéantie... »
Eugène TARDIEU.

Vision de ruines ✻ ✻ ✻

Illustration 31 octobre 1914

« L'Hôtel de ville (incendié) est vidé de ses trésors de bois, de pierre et de fer forgé. Les salles gothiques se sont volatilisées, les cheminées sculptées ont éclaté, les frises se sont émiettées; le balcon d'où l'on regardait la place, a reçu à lui seul plus de plomb qu'il n'en faut pour détruire dix maisons. Les façades renaissance tiennent, mais ce ne sont plus que des écrans. Des maisons du quartier, il n'y a plus que des monceaux de décombres, des murs menaçants, des escaliers qui montent dans le vide, des poutres qui ne parviennent pas à rejoindre leur appui, des fûts de colonnes braqués comme des canons, des enseignes bosselées, des balcons tordus, des amas de tuiles, d'ardoises, de vaisselle brisée, de cuivres noircis... »

« Et des ruines, des ruines! Des gens, hier riches, aujourd'hui ruinés, vont voir la place de leur foyer. Ils n'ont pas de colère, pas de larmes : ils regardent et fouillent les décombres pour essayer de retrouver quelque chose... »

Gaston CHÉRON.

Population héroïque ✻

Petit Parisien ✻ ✻ ✻

4 novembre 1914

ces circonstances critiques, qui ont aboli toutes les anciennes différences d'opinion, ils ne songent qu'à s'entr'aider.

« L'existence de ces derniers représentants de la population, vivant véritablement sous le feu, est émouvante. Ils ont assisté à toutes les horreurs de la destruction, ils ont accepté résolument toutes les épreuves, ils ont épuisé toutes les émotions. Rien, à la vérité, ne saurait plus les surprendre. Un sentiment de forte solidarité les unit, et, dans ces circonstances critiques, qui ont aboli toutes les anciennes différences d'opinion, ils ne songent qu'à s'entr'aider. »

Paul GINISTY.

La vie sous les marmites

Le Temps 22 novembre 1914

« Arras a été bombardée, en effet, sans interruption, sauf un répit de cinq jours, depuis le 6 octobre, et elle l'est encore. Dans la partie de la ville, qui, bien que mutilée, n'a pas encore été réduite à l'état de Pompéï ou de Timgad, les Arrageois circulent paisiblement; les enfants jouent avec des bûches comme canons et les fonctionnaires font leur devoir d'un admirable sang-froid. On s'est visiblement habitué à vivre comme auprès d'un volcan, qui tue ou blesse quelques personnes chaque jour, mais dont les habitudes et les fantaisies sont connues : ainsi qu'ailleurs, l'ennemi s'amuse ignoblement le dimanche à tirer sur les édifices du culte, aux heures qu'il croit être celles des offices. On en est venu à mesurer exactement au son, la distance où vont tomber, ou viennent de tomber les « marmites » de ces messieurs. »

L'agonie d'Arras ✻ ✻

Le Journal 27 novembre 1914

« Dans le Nord, Arras est la reine triste et dolente de ces villes maudites qui vivent sous le fer et le feu. Tous les matins, à 10 heures, un artilleur allemand ouvre le feu. On n'a plus besoin d'horloge, et il donne l'heure à la place du splendide beffroi, tronçonné, abattu, écroulé sur l'Hôtel de ville en ruine. Effroyable agonie »

des choses qui ont une âme artistique, une pensée qui survit en elle, et qu'une brute stupide abat, pour se venger, comme un ivrogne brise son verre quand il ne peut plus boire.

Nous y sommes entrés le matin, par l'ouest, et la ville paraît d'abord intacte, mais le désastre commence dès l'hôpital Saint-Jean, éventré malgré sa Croix-Rouge; la tour des Ursulines est ébréchée, la gare et sa place sont en ruines; et le beffroi, le splendide beffroi, orgueil de l'Artois, longtemps visé, atteint au soixantième obus, s'est écroulé dans la splendeur de sa dentelle de pierre. Deux colonnades tiennent encore par miracle intactes, à côté de lui, reste d'un porche. Le lion de Flandre gît au milieu des décombres, couvert de neige. »

Georges PRADE.

Arras sous les obus ✖ ✖

Echo de Paris 2 juillet 1915

« Je suis allé passer quelques heures dans Arras. Avec méthode, les Allemands bombardent la ville. Depuis combien de temps? Depuis le 6 octobre. C'est le général de Maud'huy qui sauva la ville et barra devant elle aux Prussiens le chemin de la mer, en même temps que le chemin de Paris. Au 26 octobre, il put prendre la contre-offensive.

Ce mois-ci, au cours de juin, une pluie d'obus simples, incendiaires, asphyxiants, s'est de nouveau abattue sur Arras. « Canonnade violente, canonnade intermittente. » Nous venons voir ce qu'il y a de positif sous cette expression un peu grisâtre que nous offrent régulièrement les communiqués.

Voilà donc Arras, cette belle ville du bonheur calme! Elle a perdu son bonheur et plutôt exagéré son calme. Plus un passant, de l'herbe entre les pavés et de la mousse sur les pavés. Le long des rues, à ras du trottoir, des sacs de terre bouchent les soupiriaux des caves; les maisons lugubres ont fermé tous leurs jours, pareilles à des mortes aux yeux clos.

Ruine à droite, ruine à gauche; de deux en deux ruines, pourtant, une maison subsiste. Voici même des magasins entr'ouverts, leurs volets prêts à être rapidement verrouillés. Mais à mieux regarder, les meilleures de ces maisons ont dans leur toit un obus.

Souvent, la façade s'est écroulée du haut en bas, et, d'un seul regard, on voit la série des étages, les chambres éventrées, hideuses, montrant partout sur leurs tapisseries décollées les traces de la flamme et de la pluie.

La ville d'Arras comptait 27.000 habitants. Elle en abrite encore 1.500 sous ses décombres. Les Allemands, désespérant de les y atteindre, s'appliquent spécialement à viser les ambulances. Ils ont réussi à mettre hors d'usage l'hôpital Saint-Jean; ils viennent de frapper à la tête une religieuse auprès de ses blessés à l'ambulance du Saint-Sacrement. Leurs Taubes et leur *Dracken* les guident avec zèle.

Maurice BARRÈS.

Une ville héroïque ✖ ✖

Journal Juillet 1915

« Parmi les villes sans défense qui se sont trouvées exposées à la mitraille boche, il en est qui sont évanouies, pulvérisées en quelques jours; mais il en est d'autres, qui, malgré l'avalanche de fer et de feu s'abattant sur elles, s'en-

têtent à vivre. Avec une foi sublime, elles pansent leurs blessures, elles s'ingénient à sauver leurs moignons chancelants; elles saignent goutte à goutte, pierre par pierre; elles s'effritent, mais elles restent debout, elles ne veulent pas disparaître.

Arras est l'une de ces malheureuses ou plutôt une de ces héroïques cités.

Et pourtant, il n'est peut-être pas une ville sur laquelle les Allemands se soient autant acharnés. Pour le seul plaisir de détruire, ils font pleuvoir sur elle, depuis plus de huit mois, leurs projectiles de tous calibres. Des quartiers entiers ont été transformés en amas de décombres. Déchiquetée, torturée, la cathédrale, d'une architecture robuste, est devenue méconnaissable. La gare n'est plus qu'un enchevêtrement de matériaux informes, et c'est en vain qu'on chercherait une maison indemne. Quelques-unes paraissent ne pas avoir trop souffert, mais leur façade, qui échappa aux obus, cache toujours des plaies béantes, des intérieurs en miettes. »

Paul ERIO.

Destruction systématique**Croix de Paris** ✕ ✕

24 Juillet 1915

« Les Barbares s'acharnent sur Arras. Les ruines s'y accumulent; parmi elles, il en est d'irréparables.

Voici quelques-uns des exploits auxquels s'est consacrée l'activité de l'artillerie allemande depuis l'incendie de l'église et du palais Saint-Vaast :

1^o Le dôme de la cathédrale était soutenu par douze colonnes monumentales, distribuées en quatre séries.

Les trois colonnes qui se trouvaient non loin des fonts baptismaux, ont été abattues; elles ont entraîné, dans leur chute, le dôme et les voûtes adjacentes. Le portail qui regardait la route des Charriottes manquait dès lors de point d'appui. Une rafale de bombes en a eu raison: ses débris forment actuellement, dans la rue Méaulens, un monticule infranchissable.

La grande nef de l'immense basilique est réduite à quelques pans de mur, autour desquels continuent de tournoyer les martinets criards.

2^o La tour de Saint-Jean-Baptiste, si souvent visée depuis dix mois, a fini par s'écrouler. De la belle église du XVI^e siècle, aux lignes si pures, on devine à peine les formes. Quatre monuments se détachaient naguère à l'horizon d'Arras: l'élégant beffroi, l'imposante cathédrale, la svelte pyramide des Ursulines, le clocher massif de Saint-Jean-Baptiste: qu'en reste-t-il aujourd'hui?

3^o Il y a des soldats capables d'achever les blessés. Il y a des artilleurs qui bombardent des ruines. Ce qui restait de l'Hôtel de ville du côté de la rue des Trois-Visages, a été consciencieusement abattu le 14 juillet. Dans les environs, on remarque, sur d'anciens décombres, de vastes entonnoirs, et, au fond, une voûte de cave effondrée: ce sont les effets récents de « leur » artillerie lourde.

4^o Avaient-ils rêvé un nouveau et gigantesque brasier au matin du 14 juillet? Une bombe de gros calibre a défoncé ce qu'on appelle la salle des Conférences à l'ambulance du Saint-Sacrement. Le feu s'y est mis et n'a été maîtrisé qu'à grand'peine.

Le clocher du Saint-Sacrement, sa ravissante chapelle, avaient subi de nouvelles pertes.

5^o Le même jour, les Sœurs de Bon-Secours ont vu la moitié de leur toit précipitée à terre, d'un seul coup.

A 5 mètres de Notre-Dame des Ardents, un énorme projectile a bouleversé la cave où dormaient paisiblement vicaire et sacristain. Le couvent de Sainte-Agnès a subi un assaut analogue. Mais le sanctuaire de la Vierge n'a été touché que par ricochet. Puisse la Patronne séculaire d'Arras se défendre et nous défendre « jusqu'au bout! »

Pour ceux qui ont habité Arras, qui aiment le passé, qui regardent comme un trésor de famille ces œuvres d'art où nos pères ont mis quelque chose de leur cœur et de leur génie, cette rage de détruire, chez un peuple qui se pique de culture, a quelque chose d'incompréhensible, où la cruauté se mêle au sacrilège. »

CH. GUILLEMANT, *vicaire général d'Arras.*

Impressions d'Arras ✕ ✕

25 août 1915

De M. Holédert, rédacteur au *Telegraf*, d'Amsterdam:

« — Oui, j'ai visité cette cité dévastée, et cela restera une des sensations les plus impressionnantes de toute ma vie. Je ne sais quel sentiment prédominait en moi tandis

que j'avais dans les rues de cette ville morte comme une moderne Pompeï; je crois bien que c'était moins de la répulsion pour le vandalisme germanique, que de l'étonnement pour l'étrangeté du spectacle.

« Par exemple, je voyais la cathédrale à moitié en ruines, tandis que l'autre moitié intacte offrait encore une tour debout et de riches sculptures. Je restai stupéfait devant une maison dont la façade éventrée laissait voir à l'intérieur le mobilier intact, la vaisselle sur les étagères, la table sous la lampe, au milieu de la salle à manger, et les peintures et les glaces pendues au mur, comme si les habitants allaient rentrer chez eux tout à l'heure. Derrière une façade monumentale, où s'ouvrait une porte que je franchis, je me trouvai tout à coup dans les ruines: toute la maison s'était écroulée. »